

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 11

Artikel: Le combat atomique au niveau des petites unités
Autor: Perret-Gentil, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le combat atomique au niveau des petites unités

Essai

L'unité de base du combat atomique paraît devoir être le bataillon d'infanterie, ou le bataillon de chars dans les formations blindées. Ceci est compris dans deux sens particuliers ; à savoir :

- 1° Tandis que les unités supérieures se livreront sans cesse à des mouvements latéraux de resserrement pour engager une attaque, puis de desserrement, le bataillon d'infanterie opérera en observant un étalement, en principe immuable, fixé selon les effets des explosions atomiques.
- 2° Avant l'ère atomique la conjonction des différentes armes s'effectuait en général dans le cadre de la division ; or, maintenant, en raison de l'énorme dispersion des unités — une division couvrant une largeur d'une vingtaine de kilomètres et davantage en profondeur — cette conjonction va se faire au niveau des régiments, et souvent aussi des bataillons.

Toutefois, ce point mérite d'être développé quelque peu. On tend en effet de plus en plus à la constitution de groupements tactiques et de sous-groupements tactiques, respectivement au niveau des régiments et des bataillons ; ce sont les « combat-teams » américains. Une autre innovation a été le « régiment inter-armes » français, comportant organiquement de l'infanterie et ses armes d'appui. Dans tous ces cas, les armes d'appui opèrent au niveau des unités en question.

Dans les formations blindées, le dosage des « combat-teams » se trouve inversé : au lieu que ce soit l'infanterie qui est appuyée par des chars, de l'artillerie, etc., ce sont les unités blindées qui disposent de la coopération de détachements d'infanterie. Ces derniers peuvent être transportés sur les

chars de gros tonnage, mais l'on prévoit de plus en plus de les pourvoir de véhicules chenillés et semi-blindés, leur permettant de progresser à la même vitesse que les chars, dans leurs traces et en surmontant les mêmes obstacles. L'artillerie aura des canons « automoteurs » : pièces montées sur affûts de chars semi-blindés ; son intervention sera ainsi réalisée dans les mêmes conditions que celle de l'infanterie blindée.

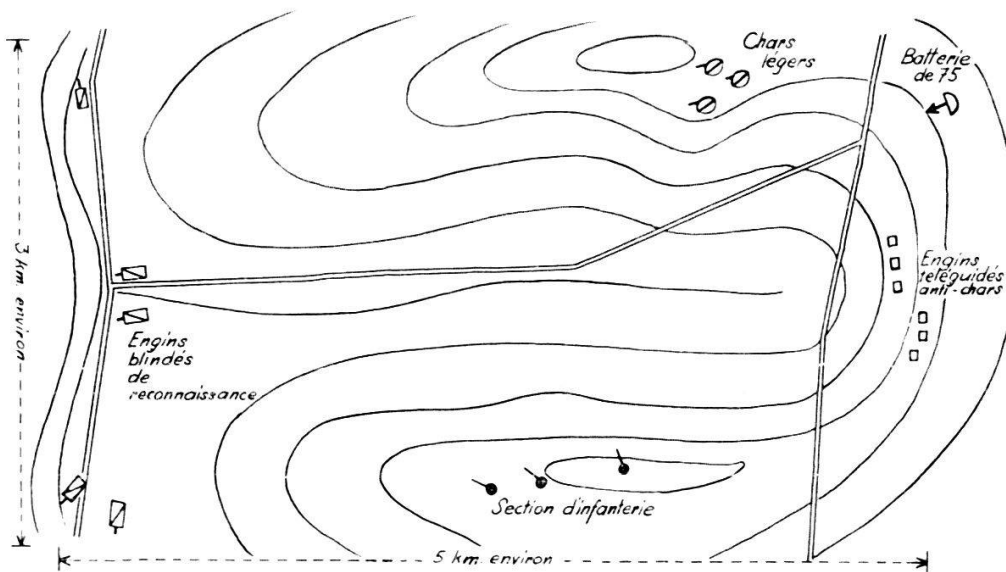
* * *

Le régiment et le bataillon d'infanterie (ou de blindés) se présenteront donc au combat telles des unités quasiment autonomes ou de petites divisions. Les unités d'infanterie disposeront presque toujours, du moins pour une action de force, d'un appui de chars ; et plus souvent encore d'un appui d'artillerie, en tout cas une batterie agissant à leur profit immédiat ; il est certain à cet égard que les grandes concentrations d'artillerie seront d'un usage de plus en plus restreint, aussi bien en raison du feu nucléaire que de la brièveté des combats, conséquence d'ailleurs de ce feu. En outre, l'aviation veillera sur la progression des unités d'infanterie, les éclairera et interviendra au sol par bombes et roquettes lorsque le besoin s'en fera sentir. Des éléments du génie agiront encore à leur profit, notamment en exécutant des déminages, en éliminant des obstacles ou en facilitant le franchissement.

Mais le point essentiel réside dans la surface que l'unité de base, le bataillon, occupera sur le terrain, précédée et suivie de ses moyens d'appui. Le principe qui détermine la surface que celui-ci doit couvrir est le suivant : sa dispersion sera telle qu'une explosion atomique ne mette hors de combat qu'au plus la moitié du bataillon. Les survivants, dont beaucoup cependant seraient gravement « neutralisés », pourraient quand même tenter de reconstituer une défense et aveugler avec l'aide des unités voisines, la brèche creusée dans le dispositif.

On admet que les effets « graves » d'une bombe « A » de modèle courant (20 KT) couvriront un cercle d'un kilomètre de rayon au minimum ; et de deux kilomètres pour les effets

« moyens », ceci pouvant d'ailleurs varier selon de nombreux facteurs (conditions atmosphériques, nébulosité notamment ; formes et couvert du terrain, en particulier les escarpements et les différentes essences de bois ; etc.). Néanmoins cet ordre de grandeur de deux kilomètres de rayon permet d'établir que le bataillon devra s'étaler sur un rectangle d'environ 2 à 3 km. de large sur 4 à 5 de long (profondeur) pour remplir au mieux la condition de ne pas succomber sous une seule explosion. Toutefois il y a lieu de noter que d'après leurs plus récentes



expérimentations, les Américains en sont venus à préférer la relève immédiate d'un bataillon « atomisé » par des unités tenues haut-le-pied ; il s'agit en l'occurrence de l'infanterie, les formations de chars étant par contre beaucoup plus protégées des explosions par leurs blindages.

Ces dimensions des surfaces occupées ne manquent pas d'être considérables. A tous les échelons il ne saurait être question d'égrener les unités sur de telles distances, car on n'obtiendrait qu'une vraie poussière de forces. Ainsi l'étalement sera en partie réalisé par des vides entre les unités, d'où l'expression du maréchal Juin : « La bataille des grands vides ». Les unités elles-mêmes seront forcément plus groupées. On en arrive ainsi à la compagnie occupant, toujours avec des vides

latéraux, un carré d'un kilomètre de côté au moins. Les deux sections de tête seront distantes l'une de l'autre d'environ 500 m. Une première mesure pour compenser cet éparpillement consistera à disposer les petites unités en quinconce ; il conviendra aussi comme nous l'avons déjà indiqué, de les resserrer quelque peu sur leur centre. Mais ce sont là des indications plutôt théoriques et des normes à considérer comme des ordres de grandeur. Le terrain conditionnera toujours leur application.

Lors d'actions de force, conduites en général par des formations blindées, on peut certes prévoir des resserrements momentanés plus accentués, exécutés à une allure plus rapide, et d'une durée plus courte. Le principe essentiel est, en effet, de n'effectuer que très brièvement des resserrements constituant des « cibles atomiques ». En outre, pour les blindés, le terrain commande souvent l'utilisation de « couloirs », où s'opéreront forcément des entassements dangereux, auxquels seule peut obvier la vigueur de l'action.

Mais il n'y a pas à considérer uniquement les attaques en règle de l'infanterie ou les opérations de force des blindés. Sur les grands espacements de la lutte nucléaire la progression peut porter sur de longues distances en ne rencontrant que des résistances clairsemées ou, au contraire des dispositifs infranchissables aux chars. L'infanterie interviendra alors par infiltrations profondes et toujours par petits détachements souvent livrés à eux-mêmes.

On peut encore ajouter qu'en guerre atomique, une fois qu'une action a été engagée, il y a le plus grand intérêt à « coller » à l'adversaire et même à enchevêtrer ses propres éléments dans son dispositif pour l'empêcher, par égard à ses forces, de faire usage de son feu nucléaire, qu'il ne manquera pas cependant de prolonger vers les arrières.

Toutes ces opérations fragmentaires, conduites par des unités elles-mêmes très fragmentées, exigent des chefs de tous grades des qualités dignes des traditions de l'ancienne cavalerie. Le coup d'œil tactique, le sens du terrain dans ses grandes lignes, l'appréciation des possibilités d'emploi du feu des armes,

ainsi que le goût prononcé de l'initiative et de la décision, doivent être développés à tous les échelons jusqu'au suppléant du chef de groupe.

* * *

Un des procédés usuels de progression de l'infanterie sera donc l'infiltration, effectuée par de petites unités hautement manœuvrières, et de plus, bien instruites des dangers atomiques. Elles opéreront très profondément, sans aucun souci d'alignement entre elles, mais s'efforçant, chaque fois que ce sera possible, d'ajuster des mouvements de convergence ou d'enveloppement.

Un exemple d'une telle progression est fourni par les manœuvres de l'OTAN de l'automne 1954. Une division blindée britannique s'était heurtée à des résistances judicieusement placées aux points de passage obligés d'un grand mouvement de terrain, le Teutoburgerwald, en majeure partie boisé ; ceux-ci peu nombreux, étaient en général traversés par des routes. La division blindée en suivait les axes et buta contre ces résistances, qui étaient favorisées par l'étroitesse des passages. L'immobilisation des têtes de colonnes anglaises provoqua quelques entassements dont l'un fut sanctionné par une explosion atomique. Il s'avéra assez rapidement que la manœuvre des blindés se trouvait compromise, d'autant plus que les concentrations nécessaires au forçement des points de passage eussent constitué inmanquablement la formation de nouvelles « cibles atomiques » facilement repérables par l'aviation.

Ce fut l'infanterie hollandaise, pour le moins deux régiments, qui reprit la manœuvre à son compte. Opérant par petits détachements, à très grands écartements les uns des autres sur une largeur d'une vingtaine de kilomètres, et progressant dans un terrain qui n'aurait été que très difficilement accessible aux chars, elle parvint à submerger ce vaste mouvement de terrain et à ouvrir, du moins en partie, la voie aux blindés.

L'infiltration consiste pour chacun de ces petits détachements isolés à marcher aussi loin qu'ils peuvent vers leurs

objectifs. L'esprit de résolution des chefs subalternes devient un facteur prépondérant. Ne se laissant pas attirer ni fixer par le feu ennemi, ceux-ci s'efforceront constamment de contourner les résistances, les négligeant même s'ils n'ont pu les faire tomber par la manœuvre. Etant donné que l'adversaire, soumis aux mêmes impératifs atomiques, aura dû également adopter des formations très diluées, cristallisées en général aux croisements routiers, il sera donc souvent possible de rechercher les vides et de les utiliser au maximum. L'essentiel est donc de gagner du champ coûte que coûte.

Certes il arrivera un moment où l'infiltration ne sera plus possible, au bout d'un ou deux jours quand les nécessités du ravitaillement s'imposeront. Cependant une infiltration opérée avec décision et hardiesse, en pénétrant dans toutes les mailles du dispositif ennemi, peut obtenir d'appréciables résultats en coupant et étouffant les positions de l'adversaire.

On peut admettre dès maintenant que le combat classique de l'infanterie, enlevant une position en formations relativement denses, est entièrement révolue. La vitesse de progression de cette arme lui interdit de procéder à une concentration de quelque importance dans un délai suffisamment bref pour ne pas être détectée et prise sous le feu nucléaire. Ainsi, de toutes manières, l'infanterie se trouve dans la nécessité de se déplacer, de progresser et de se défendre en se fractionnant en petits éléments semi-autonomes. Seules les unités sur véhicules chenillés, ou transportées sur chars de gros tonnage, pourront momentanément être groupées dans l'ensemble d'une action de force, car la vitesse de leurs engins et leur faculté de faire du « tous terrains » permettent des déplacements importants à une vitesse relativement élevée. Repérées à un endroit, elles l'auront déjà quitté lorsque le danger atomique se déchaînera. Néanmoins elles seront soumises elles-mêmes, en dehors de ces actions, aux servitudes de la dispersion.

Le rôle de l'artillerie, tel qu'il était conçu antérieurement, c'est-à-dire par concentrations de feux mises en œuvre à l'échelon divisionnaire et en appui d'une action d'une certaine

envergure, est devenu inconcevable. L'allongement des distances, du fait de l'espacement général des unités à appuyer, fera que l'on se trouvera très vite à l'extrémité des trajectoires des pièces, notamment celles aux ailes du dispositif. De plus, la brièveté et la localisation des actions ne laisseront plus le temps nécessaire à l'édification d'un plan de feux dûment conçu. D'ailleurs la concentration des feux, dans le sens ancien, sera fournie à l'avenir par les projectiles atomiques.

Ainsi, dans son emploi, l'artillerie semble devoir être rigoureusement décentralisée. Tout groupement ou sous-groupement tactique aura son artillerie d'appui immédiat, agissant « à la demande » et à distances plutôt courtes. Il en sera des feux comme de l'éparpillement des unités et de leurs actions brèves et inopinées. Il importera donc beaucoup plus aux petites unités d'infanterie de pouvoir disposer en tout temps de quelques salves d'une batterie pour un engagement qui doit être rapide, plutôt que d'attendre les délais d'une concentration massive. Toutefois une telle action peut encore entièrement se justifier au débouché d'une opération. Dans les formations blindées, ce rôle d'appui constant et immédiat de l'artillerie sera tenu, comme nous l'avons déjà indiqué, par les pièces sur affût automoteur.

Un autre exemple des manœuvres de l'OTAN, celles de 1955, donne l'occasion d'illustrer cet extrême morcellement des petites unités. Il s'agissait d'éléments d'une division française légère (du type « Javelot ») progressant dans un vallon d'environ 5 km. de long sur près de 3 km. de large ; celui-ci aboutissait perpendiculairement à une large rivière, qui constituait l'objectif de la journée. En tête dévalèrent des éléments d'un escadron d'engins blindés de reconnaissance (légers), qui s'installèrent au bord du cours d'eau, largement déployés. Suivirent quelques camions transportant des engins télé-guidés anti-chars ; les équipes s'installèrent à la naissance du vallon, de manière à battre tout son fond praticable aux chars ; leur position se situait à 4 ou 5 km. en retrait des premiers éléments de surveillance. Non loin, dans un repli de terrain,

s'embossa un peloton de chars légers, prêt à en déboucher pour une contre-attaque. Enfin parvint de l'infanterie transportée sur camions, une section à effectifs réduits, mais largement pourvue d'armes automatiques ; elle alla prendre position, ses groupes détachés, sur un mouvement de terrain dominant, situé sur un des flancs du vallon et en son milieu. Plus en retrait, prit position une batterie d'artillerie pouvant agir par ses feux aussi bien dans le vallon en question que dans un autre, parallèle.

En définitive chacun de ces détachements (engins blindés de reconnaissance, équipes anti-chars, chars légers, infanterie portée, etc.) comptait au maximum une vingtaine d'hommes, scindés eux-mêmes en plusieurs groupes. Mais leurs emplacements aux extrémités, au milieu et en retrait du vallon, étaient tels qu'on pouvait battre celui-ci par les feux, le défendre et au besoin y contre-attaquer tout en respectant une très faible densité d'occupation.

* * *

De toutes ces données, il ressort déjà deux points très nets :

- 1^o La lutte dans de telles conditions nécessite des réseaux de transmissions très développés ; les liaisons par radio et phonic, aboutissant autrefois aux bataillons, doivent être poussées jusqu'aux sections ; tous les engins blindés et chenillés sont maintenant pourvus d'appareils radio-phoniques ; l'aménagement des réseaux de transmissions prend une importance de plus en plus considérable.
- 2^o La responsabilité incombant aux «petits» gradés s'est accrue immensément ; on peut admettre qu'il sera exigé d'eux des capacités presque aussi développées que celles des chefs de section d'autrefois ; en outre, leur nombre devra être augmenté, afin que les plus petites équipes possèdent un chef qualifié et même un suppléant.

Telles paraissent donc les premières conséquences pour les unités subalternes. Elles découlent des études faites un peu partout pour établir les règles de la guerre atomique. Celle-ci,

on s'en doute, imposera également aux échelons supérieurs du commandement des charges très lourdes pour faire évoluer de grandes masses, en les diluant, dans des zones qui auront pu être saturées d'explosions atomiques. Comme on a déjà pu le remarquer pour les échelons élevés de la hiérarchie, il se produit une sorte de décalage des responsabilités vers le bas en même temps que grandissent les zones d'action de toutes les unités. L'importance des décisions à prendre se répercute maintenant jusqu'aux plus bas échelons. Le commandement de la section et du groupe demandera dorénavant autant de connaissances et de jugement tactiques qu'autrefois celui de la compagnie et de la section.

Pour les petites unités, les conditions tactiques nouvelles se résument surtout en l'autonomie des plus faibles éléments, qui opéreront toujours éloignés les uns des autres. Cependant tout au bas de l'échelle on ne saurait dissocier l'équipage des engins blindés, les servants d'une pièce et l'équipe gravitant autour d'une arme automatique. Tandis que toutes les distances sont considérablement augmentées, elles demeurent immuables pour les quelques troupiers d'une équipe. Ceux-ci restent au coude à coude. Même si l'on pouvait modifier leur espacement, ce serait psychologiquement irrationnel. La cellule de base, réduite à quelques hommes, doit conserver la cohésion que ceux-ci acquièrent en œuvrant en commun.

Enfin, il existe encore un autre domaine, très important et vaste, dont tous les gradés et soldats doivent être instruits : la connaissance des effets atomiques.

J. PERRET-GENTIL
